

Dans le sud de l'Inde, l'Association Lebenshilfe accueille 450 handicapés mentaux

«Chacun a droit aux richesses

En Inde, les personnes handicapées de milieux défavorisés sont vouées à une vie de misère, sauf si elles ont la chance de croiser le chemin de quelqu'un comme Sarah et de pouvoir bénéficier de l'accompagnement exceptionnel qu'elle a su créer dans son centre d'accueil Lebenshilfe.

BRIGITTE LONGERICH

«**LA** vie est donnée à chacun, non pas pour en jouir tout seul, mais pour contribuer à faire le bonheur des autres». C'est cette conviction profonde qui a poussé T. Saraswathi Devi – appelée Sarah par son entourage – à s'engager dans un projet hors du commun au service des enfants handicapés et pauvres de son pays, un projet qui jouit aujourd'hui d'une renommée internationale.

«Je veux servir»

Inde, début des années cinquante. Dans un village de l'Andhra Pradesh, un Etat du Sud du pays comptant quelque 75 millions d'habitants d'origine essentiellement rurale, une petite fille de six ans assiste à une soirée de chants à la gloire du seigneur (Hari Katha). Envoûtée par la voix de la femme qui chante, elle ne retiendra des paroles qu'une seule phrase, dont le sens lui échappe alors mais qui résonnera tout au long de

sa vie: «Dieu nous donne la vie pour que nous puissions rendre les autres heureux».

En Inde, à cette époque, les femmes n'avaient qu'un seul droit: celui d'obéir. En se rendant au village ce soir-là, la petite Sarah désobéissait à sa mère, ce qui lui valut d'être battue à son retour. Mais... elle avait l'approbation de son père, un soutien qui, dit-elle, lui a permis de devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Appartenant à la caste brahmane – la classe intellectuelle, dont les membres sont de véritables pères spirituels – cet homme avant-gardiste avait perçu l'intelligence et l'incroyable énergie de Sarah dès ses premières années et décidé de lui donner une éducation complète, alors généralement réservée aux seuls garçons.

En grandissant, la conscience de son «mandat» dans cette vie n'a fait que se



Tous les enfants reçoivent une éducation de base afin de faciliter leur insertion sociale plus tard.

Photos: Lebenshilfe

de la vie»

confirmer: «je veux servir», autrui, la société, mais surtout ceux qui sont sans défense, les pauvres parmi les plus pauvres.

Premiers jalons

A dix-sept ans, Sarah quitte le village natal pour entreprendre des études de théâtre à Visakhapatnam. En parallèle, elle est engagée par l'hôpital de la ville pour s'occuper des personnes handicapées, un premier contact avec le monde des «differently abled» (ceux qui ont d'autres dons), comme elle les appellera plus tard. A ce poste, elle avait alors été choisie parmi 29 candidats, repérée pour sa force de caractère et sa profonde motivation. Dans sa vie professionnelle comme dans son parcours personnel, elle suivra toujours sa propre voie: c'est ainsi qu'elle épouse à 19 ans l'homme qu'elle a choisi, fait rare dans un pays où l'immense majorité des filles devaient accepter un mariage forcé.

Grâce à son énergie vitale et sa soif d'apprendre, Sarah mène à bien des études en sciences politiques, sans jamais abandonner son travail auprès des personnes handicapées qui deviendront, quelques années plus tard, sa véritable raison de vivre. En 1973, des membres du Rotary Club viennent en visite à l'hôpital où elle travaille et lui proposent de postuler pour une bourse d'études aux Etats-Unis, qui lui permettrait d'obtenir le titre d'éducatrice spécialisée pour personnes mentalement handicapées. Sans y croire vraiment, elle se lance dans la course et obtient la bourse, sélectionnée parmi les candidats de 150 autres pays. «Depuis mon enfance, il y a toujours une main divine pour m'aider» dit-elle avec modestie.

La rencontre décisive

En 1975, Sarah quitte l'Inde pour les Etats-Unis, laissant momentanément derrière elle son mari et deux petites filles. Trente ans plus tard, sa détermination de l'époque est toujours intacte:

Une approche thérapeutique novatrice

La danse du tigre

La danse du tigre est une danse folklorique traditionnelle de l'Andhra Pradesh. Un groupe de danseurs déguisés en tigres effectue des mouvements rythmiques sur fond de tambours, attirant dans la rue un public enthousiaste. Un événement inattendu lui a conféré des vertus thérapeutiques.

«Murali est venu à Lebenshilfe à l'âge de 14 ans» raconte Sarah. Sa mère ne savait plus qu'en faire. Souffrant d'un handicap mental profond, il était incontrôlable, agressif, jetait des pierres et tirait les cheveux, à tel point que l'équipe ne voulait plus s'occuper de lui. Je décidai donc de le garder auprès de moi, essayant de l'approcher avec douceur. Rien n'y fit.

Un jour, un groupe pratiquant la danse du tigre s'est produit à proximité de nos lieux. Murali, qui ne cessait de crier et de pleurer, s'interrompit brusquement, littéralement hypnotisé par le son des tambours et les mouvements des danseurs. Pour la première fois, son corps se détendit. Je réagis immédiatement et invitai le groupe de danseurs à venir jouer dans la cour. Là, sous l'œil médusé de chacun, Murali se mit à imiter les mouvements des danseurs, à l'écart d'abord, puis au beau milieu d'eux. Quelque chose s'était libéré en lui. A partir de ce jour, un changement profond s'opéra chez l'enfant. Son comportement destructeur s'estompa peu à peu et il put intégrer la communauté, suivre les cours et évoluer vers une vie meilleure. »

A la suite de ce «miracle», Sarah décida de développer cette approche. Aujourd'hui, la «thérapie de la danse du tigre» fait partie intégrante des prestations de Lebenshilfe, et sa créatrice entend faire connaître ses avantages loin à la ronde. Ceux-ci sont convaincants:

- au niveau physiologique: la danse développe la mobilité, la motricité et l'équilibre, fortifie le corps et permet à la personne handicapée de prendre confiance.
- au niveau fonctionnel: la combinaison



de mouvements vigoureux et du recours aux sens a un effet de régulation sur le système digestif et respiratoire.

- au niveau psychologique: elle développe les capacités de concentration, d'observation et d'expression et favorise l'image de soi.
- au niveau social: la danse du tigre permet de tisser des relations entre les personnes handicapées et la société, favorise l'acceptation des autres et le sens communautaire, réduit les complexes.
- au niveau technique: la méthode est simple, ne requiert aucune installation sophistiquée. Le matériel se réduit à un tambour et à des costumes de tigres.
- au niveau économique: ni l'enseignement ni les présentations ne sont coûteuses, aucun cadre spécifique n'est requis, la création de costumes et de masques peut être une occupation thérapeutique.

«Cette thérapie fort simple permet d'obtenir des résultats surprenants» commente Sarah. «Il s'agit véritablement d'une approche holistique qui touche à la fois le corps, les mouvements, la pensée, les sentiments et les émotions. En pratiquant la danse du tigre, nous contribuons aussi à faire revivre un art folklorique en voie de disparition. Enfin, en attirant l'attention sur le tigre, animal noble et majestueux, nous contribuerons peut-être à la sauvegarde de cette espèce aujourd'hui menacée!»

Les personnes souhaitant des renseignements complémentaires concernant cette thérapie peuvent prendre contact avec la rédaction brigitte.longerich@sbk-asi.ch

Projets d'avenir

Soutien international nécessaire



Malgré les nombreuses difficultés financières qu'elle rencontre. La fondatrice de Lebenshilfe échafaude projet après projet. Son objectif premier est de faire de Lebenshilfe une institution de référence dans son

pays. Sarah projette de construire des classes spéciales réservées aux élèves souffrant d'un retard mental profond, de créer des homes pour personnes handicapées âgées, d'ouvrir des centres similaires dans les régions rurales, d'améliorer l'équipement pour différentes thérapies et de mettre en place des projets de recherche en partenariat avec d'autres organisations oeuvrant dans le domaine du handicap. Elle entend également intensifier les échanges avec l'étranger et prévoit de développer les possibilités d'accueil hôtelier sur place.

A Genève, une association caritative a été créée sur l'initiative d'un groupe de personnes qui côtoient ou ont côtoyé Lebenshilfe et ont décidé de lui apporter son aide, convaincues que ce travail de qualité mérite un vrai soutien. G.I.L.D.A (Geneva - India Learning Disability Association) s'est donné pour mission première de soutenir, financièrement et par tout autre moyen, le développement de l'institution Lebenshilfe, et, en fonction de ses possibilités, d'organiser des actions de formation et d'échanges relatives à la prise en charge des personnes handicapées mentales de l'institution. L'Association entend également stimuler les recherches scientifiques dans le domaine du retard mental, particulièrement dans l'application de modèles et de méthodes psycho-éducatifs.

Par le biais de Gilda, il est possible de soutenir Lebenshilfe Inde en adhérant à l'association, en devenant membre de soutien ou encore en faisant un don.

Contact: www.gilda-ch.org e-mail: gildach@gmail.com

«je savais qu'il fallait partir pour apprendre, me former, m'ouvrir à d'autres cultures. Mais je savais surtout que j'allais rentrer et mettre mes connaissances au service des miens, être utile dans mon propre pays.»

A son retour, un an plus tard, elle participe à une conférence internationale à Bangalooe, à l'occasion de laquelle elle fait la connaissance de Tom Mutters, un Néerlandais qui, en 1958, fonda en Allemagne l'Association Lebenshilfe, regroupant des institutions destinées aux personnes souffrant d'un retard mental. Nouveau coup de pouce sur la trajectoire de Sarah: elle est invitée à passer un an en Allemagne, afin de se familiariser avec l'action de Lebenshilfe. C'est là que naît le projet de mettre sur pied un centre similaire à Visakhapatnam.

Un travail exemplaire

Avec l'aide de Tom Mutters, qui garantira une aide financière pendant les cinq premières années, Lebenshilfe Inde ouvre ses portes en 1980 dans un bâtiment mis à disposition par la municipalité de la ville de Visakhapatnam. «Nous avons commencé avec trois chaises cassées et une table» se souvient Sarah. Douze enfants souffrant de retard mental ont été accueillis la première année. Ils sont aujourd'hui 455, dont 120 internes. Les pensionnaires viennent majoritairement des couches défavorisées ou de la classe moyenne. L'association bénéficie de l'aide des autorités locales et du gouvernement national, mais la question du financement est aujourd'hui critique et Sarah consacre beaucoup de temps à chercher de nouvelles solutions (lire également encadré).

Depuis 1989, le travail exemplaire accompli par l'association a été reconnu par les autorités du pays et est soutenu par le Ministère des affaires sociales. Mais les demandes d'accueil sont toujours plus nombreuses et celle que l'on compare désormais à Mère Teresa ne peut envisager de laisser les gens dans la misère. Et 130 personnes se sont engagées auprès d'elle pour assurer la prise en charge des enfants et adultes han-

dicapés, dont la grande majorité sont des bénévoles!

Une vie de qualité pour tous

Dès les débuts, les objectifs de Sarah ont été clairs: les personnes souffrant d'un handicap mental ne sont pas des «incapables improductifs» comme on le pense généralement. Ils ont d'autres dons, peuvent développer d'autres compétences que tout un chacun et doi-

«Je pense que l'on peut obtenir les mêmes résultats sous un arbre que dans un bâtiment high-tech. Ce n'est qu'une question d'humanité.»

vent avoir un statut dans la société. Son objectif premier a donc été de leur assurer une indépendance économique, de leur offrir une formation adaptée qui leur permette ensuite de gagner leur vie. «Chaque personne mentalement handicapée a droit à une vie empreinte de qualité et de dignité humaine» insiste-t-elle.

Les enfants apprennent à lire, écrire et compter, bénéficient de cours de culture générale, de sciences et de religion, apprennent à dessiner et à peindre, le but étant de permettre à chacun de développer au mieux sa personnalité. Menuiserie, jardinage, couture, reliure, cuisine, fabrication de jouets sont parmi les acquisitions possibles par la suite, afin de leur permettre de trouver un débouché s'ils quittent le centre. Les pensionnaires font également du sport et participent à des jeux olympiques spéciaux. Pour toutes les activités et pour assurer le quotidien du centre, les familles sont largement impliquées et acquièrent des connaissances indispensables pour s'occuper de leurs enfants handicapés.

Autre particularité: des séminaires, ateliers et symposiums sont organisés par le centre, auxquels sont invités des intervenants et professionnels d'autres pays. C'est ainsi qu'un workshop de sexo-pédagogie a été mis sur pied au

¹ Françoise Vatré vient de publier, en collaboration avec Catherine Aghte-Diserens, un livre consacré à la sexo-pédagogie, intitulé: *Accompagnement érotique et handicaps*. ... Cet ouvrage est présenté dans notre rubrique *Des livres*, page ●●

² Une approche créée aux Pays-Bas destinée à favoriser la détente et le relâchement en respectant le choix et les rythmes des enfants handicapés. Le terme est une contraction de «snuffelen» - renifler, partir à la découverte - et «doezelen» - somnoler, récupérer.



Activités créatrices et artistiques font partie du quotidien, en fonction des aptitudes de chacun.

début de cette année, auquel a participé une infirmière et sexo-pédagogue suisse, Françoise Vatré¹.

Une palette de thérapies innovantes

Mais c'est surtout au niveau des thérapies proposées que le centre Lebenshilfe est à la pointe, à tel point qu'on se demande comment de telles réalisations sont possibles avec le peu de moyens à disposition dans un pays comme l'Inde. Car Sarah, en plus de son énergie, de son intelligence et de son engagement, est dotée d'une ingéniosité et d'une confiance à toute épreuve. Infatigable, elle cherche pour ses pensionnaires les meilleures solutions, se rend régulièrement en Europe où elle noue des contacts, fait venir des spécialistes d'ailleurs et essaie de nouvelles thérapies, comme celle de la danse du tigre (lire encadré) qu'elle veut ensuite faire connaître. En fonction de leurs besoins, les personnes handicapées bénéficieront de physiothérapie, de thérapie du langage, de musico-thérapie, de séances de yoga et de danse, de thérapies sportives ou ludiques, de thérapies de groupe ou encore du snoezelen².

Les activités artistiques jouent également un rôle important: chanter, dan-

ser, peindre, faire du théâtre font partie du quotidien de l'institution et les occasions festives ne manquent pas. «La vie est riche», dit Sarah. «Les personnes souffrant de handicap mental doivent accéder à cette richesse comme tout le monde. Mes visiteurs se demandent comment on peut réaliser tant de choses dans un pays du tiers-monde. Moi je pense que l'on peut obtenir les mêmes résultats sous un arbre que dans un building high-tech. Ce n'est qu'une question d'humanité».

Sensibiliser à large échelle

C'est à l'occasion de sa visite européenne de l'été dernier que nous avons eu la chance de faire la connaissance de Sarah. Quelques heures passées avec cette femme hors du commun laissent des impressions inoubliables: elle parle de son expérience – le projet de toute une vie, en fait – avec un tel charisme que l'on aurait envie de s'y rendre sur le champ! Le jour de notre rencontre, les yeux de Sarah se sont pourtant voilés

quelques instants. Et pour cause: elle venait d'apprendre que le gouvernement indien allait réduire sa contribution financière à l'institution, à moins que les collaborateurs soient formés comme éducateurs spécialisés. Une

condition quasiment impossible à remplir, pour des raisons matérielles évidemment. «En apprenant cette nouvelle, je me suis enfermée pendant trois jours et trois nuits. J'ai fait le vide en moi et j'ai demandé à Dieu de me montrer le chemin. Il ne m'a jamais abandonnée, et je sais qu'il y aura une solution». Puis elle a réuni ses collaborateurs. Tous, enseignants, éducateurs, personnel de maison, bénévoles lui ont dit: «nous n'allons pas te lâcher». Et ils ont accepté une réduction de salaire pendant les trois ans à venir. Entretemps, Sarah, inlassable, a repris son bâton de pèlerin: en Europe, elle a multiplié les contacts, proposant des partenariats originaux à différents niveaux.

«Je veux servir», décidait Sarah à l'âge de six ans. Accepter, intégrer les personnes handicapées et leur offrir une vie de qualité est sa manière de servir toute personnelle. «Mais» conclut Sarah, «cela relève aussi de la responsabilité des familles, des communautés, des gouvernements et de la société. C'est ensemble que nous embellirons la vie de ces enfants différents». □

Contact: www.lebenshilfeindia.org

www.sbk-asi.ch

- Personnes handicapées
- International
- Alternatives